

L'Actualité de l'histoire :
bulletin de l'Institut français
d'histoire sociale / directeur :
J. Maitron

Institut français d'histoire sociale. Auteur du texte. L'Actualité de l'histoire : bulletin de l'Institut français d'histoire sociale / directeur : J. Maitron. 11/1955.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

Influence des doctrines anarchistes en Haute-Vienne sous la III^{ème} République

par Pierre COUSTEIX

Aux antipodes du socialisme organisé et de la démocratie chrétienne, l'anarchisme athée constitua l'une des tentations de la pensée et de l'action ouvrière. Et, s'il est difficile de saisir son origine en Limousin, il est facile de se rendre compte que ses données psychologiques et son sens social purent séduire de nombreux ouvriers, avides de vie intérieure et de perfectionnement moral : il s'agit surtout d'ouvriers travaillant à domicile, cordonniers, ouvriers de l'habillement, gantiers, etc., réfractaires à la discipline des usines et à l'autorité administrative.

L'anarchisme est une mixture d'une philosophie bourgeoise du désordre libérateur et d'un authentique humanisme ouvrier, répondant à la revendication de l'idéal individuel en face de l'embrigadement dans un parti. Il est un acte de la volonté solitaire par lequel l'individu se libère des liens sociaux artificiels pour prendre conscience de son existence personnelle.

Il prit à Limoges, tout d'abord, la forme proudhonienne de l'auto-émancipation ouvrière. Il se manifesta dans la tentative d'insurrection communaliste du 4 avril 1871 ; en même temps il pénétrait de son idéal les premières chambres syndicales qui s'étaient créées au printemps de 1870, en particulier celle des ouvriers porcelainiers, « l'initiative », ainsi que celle des cordonniers. L'aboutissant de la chambre syndicale semblait devoir être la société ouvrière de production, et l'on sait que, dans ce domaine, les ouvriers se heurtèrent aux progrès du machinisme, de la division du travail, du capitalisme, ne parvenant point à constituer le capital initial qui leur aurait permis de créer une association. Vers 1876, la pensée des ouvriers limousins, par exemple d'un Malinvaud, était tout imprégnée de la pénétrante personnalité et de l'œuvre de Proudhon. Et c'est l'échangisme qui, en 1881, après les tentatives décevantes et infructueuses de la coopération ouvrière de production sous le

Second Empire, provoqua l'institution à Limoges de la coopérative de consommation l'Union, qui devait prendre un si bel essor.

Puis, de 1892 à 1900, le mouvement ouvrier limousin, à dominante corporative, donna naissance à une Fédération départementale des syndicats, qui eut l'ambition de régler la vie professionnelle dans les différents corps de métier. Il est intéressant de noter que la Bourse du travail de Limoges, créée en 1896, n'adhéra que tardivement à la Fédération nationale des Bourses. Son secrétaire, Treich, n'aimait pas les anarchistes. Il était l'adversaire de la grève générale, se défiait d'un mouvement ouvrier trop précipité. Lorsqu'il eut épousé les thèses du programme de Saint-Mandé, l'action ouvrière, chez certains militants limousins dont le tempérament révolutionnaire ne s'accommodait pas d'une adhésion au réformisme, prit la forme d'une conversion au collectivisme guesdiste. Néanmoins, la tendance anarchiste se maintenait à Limoges avec la tradition communaliste incarnée dans le cercle allemaniste de l'« Avant-garde », cercle révolutionnaire dirigé par Boudaud et Tabaton-Tuilière.

La tactique de l'action directe eut naturellement à Limoges ses tenants, étroitement surveillés par la police et qui figurent dans la plupart des rapports de police de ce temps-là sur les réunions publiques, comme des ombres inquiétantes et obstinées de conspirateurs. Cet anarchisme turbulent, frondeur, semble exprimer la revendication de l'individu en face de l'Etat centralisé, administratif et policier dont l'Empire avait créé les rouages.

En 1893, les anarchistes commémorèrent l'anniversaire de la Commune de Paris : trente-neuf convives assistèrent à un banquet au cours duquel Barbet fit l'éloge de Ravachol, « ce grand citoyen qui aura sa statue sur la place publique et qui sera honoré comme un bienfaiteur de l'Humanité ! ». On chanta la « Chanson des fusillés », « Jacques Bonhomme », « Les Sergots »... A cette époque, l'anarchisme avait pris un aspect terroriste et le compagnon Tennevin pouvait s'écrier : « En attendant le chambardement général, nous pouvons terrifier nos ennemis ! ».

Dans les années qui suivirent, le mouvement anarchiste fit en province une propagande active. Il s'agit d'un mouvement, et non d'un parti, et des individus très différents se recommandaient de lui. De nombreux conférenciers anarchistes venus de Paris attirèrent à Limoges des auditoires assez nombreux et sympathiques, où figuraient naturellement aux premiers bancs les membres de l'Avant-Garde. Le 21 mars 1897, Brousouloux, rédacteur au *Libertaire*, put donner une conférence sur « les crimes des religions », participer à un banquet de vingt-six couverts. Le lendemain, il eut l'intention d'aller évangéliser la banlieue de Limoges, mais après s'être dirigé vers Couzeix, escorté de « compagnons », il se ravisa, revint à Limoges où il fit distribuer, à la sortie des ateliers et des manufactures, huit

mille prospectus libertaires. Le 27 mars, il donna une seconde conférence, réservée aux ouvriers, au cours de laquelle il préconisa la grève générale. Le 30 mars, comme sa conférence ne lui avait pas rapporté une somme suffisante pour qu'il pût prendre le train, le compagnon Beaure engagea sa montre au Mont-de-Piété, afin de lui fournir un viatique.

Les orateurs anarchistes — Sébastien Faure, Broussouloux, Dhorr — préconisaient la lutte contre toutes les formes, tous les aspects de l'autorité, toutes les institutions politiques et sociales : militarisme, religion, magistrature, parlementarisme.. Ils estimaient que le parlementarisme constituait le grand mal du siècle, et la sécession des ouvriers, qu'ils préconisaient, cette sorte de farouche repliement sur soi, allait dans le sens de l'idéal de chapelle révolutionnaire qui caractérisait le cercle révolutionnaire de l'Avant-Garde. En plein optimisme millerandiste, de nombreux ouvriers se détachaient du syndicalisme réformiste pour embrasser les doctrines anarchistes.

Le courant anarchiste, celui de l'homme contre les pouvoirs, évolua donc du proudhonisme basé sur l'atelier familial et artisanal, prolongé par la coopération échangiste, à la critique sans merci des abus du pouvoir, avant de s'en prendre au conformisme bourgeois et aux tares sociales.

Le 15 janvier 1899, la citoyenne Pajaud, de Paris, parla devant trois cents assistants, dont une vingtaine de femmes d'ouvriers, de Dreyfus, du « Juif traqué » par l'Eglise, ce « bazar de mensonges ». Elle peignit les anarchistes comme des « satans modernes », mais, à la manière baudelairienne, libérateurs. Le secrétaire des syndicats ouvriers de Limoges, Treich, fit connaître sa position en face des libertaires : il était avec eux pour combattre le cléricalisme, toutefois il voulait la révolution pacifique par l'éducation socialiste et le bulletin de vote. Il pensait que, grâce à l'action de leurs organisations syndicales, les ouvriers devaient pouvoir se faire une juste place dans la Cité. Au cours d'une seconde réunion anarchiste, la citoyenne Pajaud, « l'antivotarde », traita le secrétaire de la Bourse du travail de fumiste et fit le procès du capitalisme et des guerres coloniales, après avoir prouvé la non-existence de Dieu !

A cette époque, le groupement anarchiste limousin possédait un local rue du Canard. Les « compagnons » se recrutaient surtout dans les corporations des ouvriers de l'habillement et de la cordonnerie, alors que les céramistes étaient plutôt tournés vers l'action politique et couraient l'aventure du bulletin de vote. Les militants de l'anarchie recevaient la bonne parole de Paris, au cours de conférences sur la religion, la patrie, les fléaux sociaux, à la fin desquels l'on chantait le « Credo du libertaire » ou « Quand nous serons au temps d'anarchie ». Les ouvriers accouraient à ces réunions au cours desquelles le commissaire de police de service était copieusement injurié.

Les anarchistes limousins firent paraître des feuilles qui

s'adressaient à un public ouvrier et populaire : *l'Ordre* (1905-1907), *le Combat social* (1907-1909), *l'Insurgé* (1910-1911).

Vers 1907, la lenteur des progrès sociaux, les déceptions du socialisme parlementaire et aussi la tension franco-allemande grandissante stimulèrent la propagande anarchiste. Les anarchistes, qui s'efforçaient, notamment à Saint-Junien, de noyauter les syndicats, répandaient à Limoges, ville de garnison, ainsi qu'à Saint-Junien, le *Nouveau manuel du soldat*, brochure de propagande rédigée sur le thème : « Vous ne tirerez pas ! ». Ils contribuèrent à propager les doctrines antimilitaristes qui, en 1905, créaient, entre la population de Limoges et des officiers de la garnisons, des incidents presque journaliers.

Les anarchistes également propageaient l'athéisme, mais ils se heurtèrent parfois à l'opposition des membres de l'Eglise. C'est ainsi que Sébastien Faure fit, le 11 novembre 1907, à Limoges, une conférence sur « La faillite du christianisme », au profit de la Ruche de Rambouillet, sorte d'école pour enfants d'anarchistes. L'abbé Desgranges qui, à cette époque, adhérait au Sillon, apporta la contradiction de la démocratie chrétienne.

De 1900 à 1914, les anarchistes tentèrent d'imposer aux syndicats une certaine ligne d'action. A un moment où le collectivisme guesdiste gagnait de plus en plus d'adeptes dans la masse, ils s'efforcèrent de ne pas laisser contaminer le syndicalisme, qu'ils voulaient avant tout corporatif, par la politique. L'influence anarchiste se marque, par exemple, dans le syndicat des ouvriers de l'habillement, activité où le travail à domicile donnait à l'ouvrier des habitudes de réflexion solitaire. En novembre 1907, parut dans *l'Ouvrier de l'habillement*, organe de la fédération d'industrie des travailleurs de l'habillement, dont le siège social était à la Bourse du travail de Limoges, un article nettement anarchiste, d'un ouvrier de l'habillement de Limoges, qui se terminait par la formule : « Ni Dieu, ni Maître ».

Outre la politique, deux autres écueils menaçaient le syndicalisme : les subventions de l'Etat ou des Municipalités, qui le domestiquaient ; le mutuellisme, qui, en atténuant, par les caisses de chômage, l'insécurité ouvrière, rendait l'ouvrier moins combattif, créait en lui une mentalité bourgeoise, conservatrice de l'ordre établi.

Les anarchistes s'efforcèrent d'opposer leur propre conception de l'ordre à l'ordre bourgeois. Pour eux, le contrat, impliquant un consentement direct et personnel des parties, devait remplacer la loi, qui réprimait plus qu'elle n'harmonisait.

En 1907, le *Combat social*, organe révolutionnaire des syndicalistes, socialistes antiparlementaires et libertaires, propageait les méthodes d'action directe. Il s'élevait contre les caisses syndicales trop riches, et guerroyait contre Rougerie, secrétaire de la Bourse du travail, qui avait assisté à Saint-Yrieix le 22 février 1908, à une réunion du parti socialiste organisée par Pressemane.

D'ardentes controverses opposèrent donc les syndicalistes révolutionnaires et anarchistes à ceux qui plaçaient les syndicats sous la tutelle d'un parti politique. Un noyau anarchiste, celui de Saint-Junien, faisait dans ce domaine preuve d'une singulière turbulence. L'individualisme des gantiers — aussi bien des patrons que des ouvriers — s'expliquait par la dispersion des fabriques ainsi que par la pratique du travail à domicile. Cette pratique exacerba le travail et la productivité des coupeurs-gantiers qui, pour atteindre les hauts salaires de 4 et 5 francs qui faisaient d'eux des demi-parvenus, prolongeaient inconsidérément la durée du travail et bien souvent exploitaient le travail des apprentis. Aussi, les anarchistes dominaient-ils au syndicat des gantiers, ainsi qu'à celui des mégisseurs. Et ils avaient fait régner dans ces syndicats un esprit de violence libertaire. En 1902, la grève des mégissiers de la maison Dumas prit un caractère d'émeute, avec jets de pierres et envahissement de l'usine. Et, en 1903, au cours de la grève des ouvrières gantières, des ballots de gants furent brûlés. Ces violences provoquèrent la création d'un syndicat indépendant d'ouvriers gantiers, qualifié de jaune, qui, répudiant la lutte des classes, cherchait à collaborer avec les fabricants. Cette division syndicale subsistait en 1907. Le 23 avril 1907, une réunion d'unité entre le syndicat rouge et le syndicat indépendant ne réussit pas. En 1908, le 7 mars, le syndicat des gantiers fut dissous afin de permettre à l'élément pondéré d'éliminer l'élément libertaire et anarchiste, et il put s'inclure dans une organisation plus large, la Fédération des « Cuir et Peaux ».

Le *Combat social* accentuait sa propagande antimilitariste et l'anarchiste Corcelle fut poursuivi en octobre 1908 pour avoir distribué aux conscrits de son canton, celui de Saint-Junien, un numéro provoquant les militaires à la désobéissance. Cela ne l'empêcha pas, en 1914-1918, de faire son devoir : il revint du front mutilé. Le défaitisme était préconisé par les anarchistes, et le maréchal Bazaine, qui avait livré l'armée française aux Prussiens, était présenté comme un humanitariste, gloire de la France.

A cette époque, la propagande anarchiste prit volontiers une tournure philosophique et moralisatrice. C'est ainsi que le libertaire Giraud, en tournée à Limoges le 15 mai 1909, opposa le syndicalisme révolutionnaire qui se traduisait par des grèves de sentiment : le refus du soldat, de l'employé de l'Etat, au syndicalisme corporatif, qui faisait de la question sociale, non une question de sentiment, mais une affaire de ventre. Naturellement, il prit le parti des grèves de sentiment, qui manifestaient la liberté et le choix, alors que les grèves du ventre n'étaient que des grèves enfantées par la nécessité.

Evidemment, la tendance des gantiers anarchistes de Saint-Junien : Corcelle, Bourgoïn, était anti-autoritaire ; il s'agissait d'atteindre l'Etat, de le diminuer, de l'avilir, tout en exaltant les

personnes. Et pour cela, il fallait lutter contre les préjugés, par une meilleure éducation, non plus passive et dogmatique, mais émancipatrice, et lutter aussi contre les fléaux sociaux, en particulier contre l'alcoolisme qui avilissait l'ouvrier.

Les anarchistes, à cette époque, rompirent des lances contre les sillonnistes qui formaient à Limoges une jeunesse assez turbulente : « Sangnier vaut Guesde » ,écrivait Beure dans le *Combat social* du 23 août 1908... Avoir des électeurs et des élus, tel est le but qu'il poursuit ». Pourtant, que d'affinités entre un anarchiste et un démocrate chrétien, entre un Beure et un abbé Desgranges ! Tous deux puisaient leurs inspirations dans leur conscience, se méfiaient des comités électoraux, des formules toutes faites. Mais, tandis que les anarchistes expliquaient la condition humaine par une sorte de droit élémentaire et biologique de l'individu à l'existence et à la liberté, les démocrates chrétiens allaient au peuple poussés par l'amour du prochain.

En 1910, les anarchistes limousins propagèrent une édition régionale de *l'Insurgé*. Les thèmes de propagande de cette feuille visent tous à exalter la dignité ouvrière qui n'est autre que la véritable dignité humaine. Les socialistes du *Populaire du Centre*, reprenant la formule de Barrès, avaient beau reprocher aux libertaires leur « culte du moi », ils ne pouvaient empêcher qu'il n'y eût chez eux un souci de perfectionnement intérieur qui allait dans le sens de cette prescription de Tolstoï : « Le salut est en vous ». Oui, il existait des gantiers tolstoïens, autodidactes épris de Kropotkine et d'Elisée Reclus, qui prenaient le parti des causes les plus humbles, les plus désespérées.

Les thèmes de la propagande anarchiste étaient d'abord des thèmes de morale individuelle, sur le droit à l'avortement, sur le néo-malthusianisme. Les conférenciers poussaient les ménages appartenant à la classe ouvrière à avoir peu d'enfants. Ils s'élevaient contre le mariage bourgeois, marchandage et prostitution selon eux, et ils préconisaient l'union libre. Toutefois, ces thèmes moraux, par un détour insensible, prenaient toujours un aspect social. Les anarchistes s'élevaient aussi contre la surproduction engendrée par le travail aux pièces, contre la concurrence suscitée par une main-d'œuvre trop abondante. Le grève des ventres devait anéantir l'armée, réduire le nombre excessif des prolétaires et, en obligeant les jeunes bourgeois à travailler, réduire l'écart entre les classes sociales.

Dans *l'Insurgé*, les anarchistes décrivirent, en les poussant au noir, les conditions du travail dans les fabriques. C'est ainsi qu'ils peignaient, en 1910, la fabrique de porcelaine de Charles Haviland comme un bagne où le travail aux pièces faisait naître des jalousies meurtrières.

Le 30 juin 1913, eut lieu à Limoges le congrès anarchiste des libertaires du Centre. Cinq libertaires de Limoges y furent délégués : Tety, Robert, Jourde, Pouyaud, Barrière. Les débats furent conduits par le compagnon Jacquemin, de Paris. Puis, en 1914,

le groupe anarchiste de Limoges adhéra à la Fédération communiste révolutionnaire anarchiste, qui avait tenu son congrès en août 1913.

Durant cette période, le mouvement politique ouvrier, qui prit en Haute-Vienne une ampleur croissante et eut pour effet, aux élections législatives de 1914, la conquête électorale du département, à l'exception de l'arrondissement de Saint-Yrieix, éclipsa le syndicalisme anarchisant. Les révolutionnaires guesdistes et jaouressistes subordonnaient les mouvements syndicaliste et coopératif à la politique. Certes, il arrivait que les politiques et les syndicalistes se rejoignissent. Lorsque Fèvre, par exemple, en décembre 1907, dans une réunion de quartier, condamnait le travail aux pièces et recommandait aux ouvriers de ne pas produire excessivement, il épousait une thèse anarchiste.

Toutefois, des différences inconciliables, perceptibles à travers la propagande quotidienne, opposaient deux attitudes ouvrières : les socialistes, entraînés par Pressemane, partaient à la conquête des pouvoirs. Ils reconnaissaient ces pouvoirs nécessaires : l'Etat, l'Administration, et même l'Armée. Car, chez eux, antimilitarisme n'est pas défaitisme. Ce qu'ils souhaitaient, c'était transformer l'armée, instrument de la classe bourgeoise, en lui substituant des milices populaires de défense nationale, tant que la révolution internationale ne serait pas faite. Un Goujaud, par exemple, si près du peuple, repoussait l'hervéisme. Les anarchistes, au contraire, niaient que le bulletin de vote pût être un instrument d'émancipation populaire. Ils étaient résolument « antivotards », et leur antimilitarisme était total, sans restriction.

La guerre de 1914-1918, qui imposa une rigoureuse discipline civile et militaire et engendra tant de souffrances, exacerba les instincts et sentiments des anarchistes. Ceux-ci, nombreux dans les syndicats de Limoges et de Saint-Junien surtout, travaillèrent à transformer ces organisations dans le sens révolutionnaire. Ils se heurtèrent souvent à ceux qui tentaient de politiser le syndicalisme et d'en faire l'un des instruments de la révolution russe. Il s'en suivit une situation confuse. Les anarchistes repoussaient en 1920 l'esprit de compromission, le conformisme social dont avait fait preuve la C.G.T., Jouhaux en tête, durant l'union sacrée. Ils poussèrent à la grève générale révolutionnaire, préparée par une agitation corporative justifiée par la vie chère. Ainsi, ils participèrent aux grèves qui éclatèrent à Limoges en 1919 et en mai 1920, firent la chasse aux « renards ». En même temps, à l'intérieur de l'organisation syndicale, ils effectuèrent une intense propagande en faveur de la thèse des minoritaires, à partir de 1919. En ce qui concerne l'adhésion à la III^e Internationale, leur attitude fut assez partagée. C'est ainsi qu'à Saint-Junien, le syndicat des palissonneurs et teinturiers en peaux, après avoir décidé son retour à la C.G.T., puis le retrait vers une position d'autonomie, sous l'influence de l'anarchiste Corcelle, vota l'affiliation à la C.G.T., à condition d'être compris

450
dans le groupe minoritaire. La classe ouvrière de la ville gantière souffrait d'une crise économique et elle était travaillée par le groupe communiste. A Limoges, le courant libertaire dominait dans l'industrie de la Céramique, ainsi que dans la Chaussure. Il soutenait au sein même des organisations syndicales, les comités syndicalistes révolutionnaires, et surtout les comités anarchistes de défense sociale. Des militants anarchistes, comme Rivet, épousaient les thèses de Moscou : le défaitisme, symbolisé par les marins de la Mer Noire, l'anticolonialisme, le pacifisme. Le Comité syndicaliste révolutionnaire du Centre-Ouest eut pendant quelque temps, en 1920, un organe hebdomadaire, le *Centre rouge*, qui après le congrès d'Orléans, poussa à l'adhésion à l'Internationale syndicaliste ouvrière, celle de Moscou. Pourtant, l'esprit autoritaire, hiérarchisé et centralisateur du parti communiste ne répondait pas aux données essentielles de l'anarchisme. Néanmoins, la scission syndicale consommée, les syndicats anarchisants de la Céramique et de la Chaussure passèrent à la C.G.T.U.

Dans les années qui suivirent, anarchistes et communistes menèrent en Haute-Vienne une action parallèle, mais non pas identique. Les communistes avaient leurs théoriciens et leurs héros exemplaires, les anarchistes avaient les leurs. Et lorsque à Saint-Junien, le 23 janvier 1925, au cours d'une réunion destinée à commémorer l'anniversaire de Lénine, la citoyenne Faussecave eut fait l'éloge du grand révolutionnaire, l'anarchiste Larocque s'écria : « Il ne faut pas oublier les précurseurs : Kropotkine, Bakounine et Tolstoï ».

L'union locale anarchiste de Limoges, qui formait un noyau peu nombreux mais actif, continuait à combattre les plaies sociales : les bagnes militaires et civils, la justice de classe, la guerre du Maroc. Ses militants se livraient également à une âpre critique des communistes.

L'opposition radicale entre le mouvement anarchiste et le mouvement communiste se manifesta en 1924, date à laquelle les deux grands syndicats ouvriers de Limoges, la Céramique et la Chaussure, pour rester fidèles à la charte d'Amiens, abandonnèrent la C.G.T.U. et devinrent autonomes. Cette position d'autonomie dura jusqu'en 1936, date d'un retour à l'unité syndicale.

Certes, entre 1922 et 1936, les autonomes dénoncèrent l'action des syndicats confédérés réformistes soumis au parti socialiste. Toutefois, il arriva aux syndicats autonomes de faire des concessions et des avances aux pouvoirs. L'anarcho-syndicalisme se retrancha alors farouchement dans les syndicats adhérents à la Confédération générale des travailleurs syndicalistes révolutionnaires. Le syndicat des ouvriers boulangers fit un pas vers cette organisation laquelle, faute de troupes, avait peu d'efficacité. L'anarchisme solitaire, fidèle à la doctrine de la lutte pour la vie, persuadé de l'efficacité de l'intervention des mino-

rités agissantes, se heurtait en Haute-Vienne à la passion des gens du peuple pour les réunions publiques, à un esprit de critique démocratique, de libre discussion qui exacerbait les luttes électorales, des militants syndicalistes préconisaient un absentéisme conforme aux principes libertaires. C'est ainsi que, durant la campagne électorale de 1936, le secrétaire du syndicat de la Chaussure, adhérent à la C.G.T.S.R., Lapeyre, reprit les formules du programme de cette Centrale, tirées du livre de Besnard, le *Monde Nouveau* :

- toute l'économie aux syndicats,
- toute l'administration sociale aux communes.

Ces formules étaient développées dans l'édition limousine du *Combat syndicaliste*. Le vieil esprit communaliste, que nous avons rencontré en 1870 au moment de la tentative d'insurrection du 4 avril, subsistait chez des ouvriers fidèles à une conception anticoncentralisatrice, antiétatique, antiautoritaire, et par contre mutuelliste et échangiste.

Pierre COUSTEIX.

Madame Fauvel-Rouif - Mademoiselle C. Chambelland

se tiennent à la disposition de ceux qui souhaitent avoir connaissance de nos collections.

Archives de France — Entrée : 87, rue Vieille-du-Temple, Paris-3^e

**RENOUVELLEMENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION
ET DU COMITE EXECUTIF DE L'INSTITUT — janvier 1956**

Les adhérents de l'Institut désirant faire acte de candidature sont priés d'avertir le directeur avant le 15 décembre.

Nous publierons en JANVIER une étude de J. MARILLIER
intitulée :

**ANTOINE-CLAUDE DELABORDE,
MAITRE OYSELIER PARISIEN, AIEUL MATERNEL
DE GEORGE SAND**

**Assemblée d'Etudes de l'Institut français d'Histoire sociale
SAMEDI 5 NOVEMBRE, à 16 h. 30, aux Archives Nationales
Entrée : 87, rue Vieille-du-Temple, Paris (3^e)**

**Professeur : VAL LORWIN, de l'Université de Chicago :
ETUDES SUR LE MOUVEMENT OUVRIER AUX ETATS-UNIS**

**A l'Assemblée d'Etudes de Janvier 1956,
Mademoiselle EGROT fera une communication intitulée :
LA BOULANGERE PARISIENNE DU SECOND EMPIRE
A LA COMMUNE**